

SIMONE DE BEAUVOIR

**TOUT COMPTE
FAIT**

essai

nrf

GALLIMARD

1, 1
12 E 35

A Sylvie

PROLOGUE

Quand a paru mon essai, La Vieillesse, quelques critiques, quelques lecteurs, m'ont reproché de n'avoir pas parlé davantage de ma vieillesse. Cette curiosité m'a semblé souvent relever d'une sorte de cannibalisme plutôt que d'un véritable intérêt. Elle m'encourage néanmoins à compléter mon autobiographie. Plus je me rapproche du terme de mon existence, plus il me devient possible d'embrasser dans son ensemble cet étrange objet qu'est une vie : je tenterai de le faire au début de ce livre. D'autre part, dix années se sont écoulées depuis le moment où j'ai arrêté mon récit : j'ai certaines choses à raconter.

Dans les volumes précédents, j'ai adopté un ordre chronologique. J'en connais les inconvénients. Le lecteur a l'impression qu'on ne lui livre jamais que l'accessoire : des préambules. Il semble que l'essentiel soit toujours en avant, plus loin. De page en page, on espère en vain l'atteindre; et puis le livre s'achève sans être parvenu à un aboutissement. En la contenant dans des phrases, mon récit fait de mon histoire une réalité finie, qu'elle n'est pas. Mais aussi il l'éparpille, la dissociant en un chapelet d'instant figés, alors qu'en chacun passé, présent et avenir étaient indissolublement liés. Je peux écrire : je me préparai à partir pour l'Amérique. Mais l'avenir de ce vieux projet a sombré derrière moi comme le projet même qu'aucun élan n'anime plus. D'autre part, chaque époque était hantée par d'autres, plus anciennes : mon âge adulte, par ma jeunesse et mon adolescence; la guerre, par l'avant-guerre. En suivant la ligne du temps, je m'interdisais de rendre ces

emboîtements. J'ai donc échoué à donner aux heures révolues leur triple dimension : elles défilent, inertes, réduites à la platitude d'un perpétuel présent, séparé de ce qui le précède et de ce qui le suit.

Cependant, je ne pouvais pas procéder autrement. Vivre était pour moi une entreprise clairement orientée et pour en rendre compte il me fallait en suivre le cheminement. Aujourd'hui, les circonstances sont différentes. Certes, je ne suis pas vouée à la répétition ; depuis 1962, le monde a bougé, j'ai fait des expériences neuves. Mais aucun événement public ni privé n'a profondément modifié ma situation : je n'ai pas changé. Et puis, des projets me tiennent encore à cœur, mais ils ne sont plus rassemblés dans l'unité d'un dessein nettement arrêté. Je n'ai plus l'impression de me diriger vers un but mais seulement de glisser inéluctablement vers ma tombe. Alors il ne m'est plus nécessaire de prendre pour fil conducteur le déroulement du temps ; dans une certaine mesure je tiendrai compte de la chronologie ; mais c'est autour de certains thèmes que j'organiserai mes souvenirs.

CHAPITRE PREMIER

Chaque matin, avant même d'ouvrir les yeux, je reconnais mon lit, ma chambre. Mais si je dors l'après-midi dans mon studio, il m'arrive d'éprouver au réveil une stupeur puérile : pourquoi suis-je moi ? Ce qui me surprend — comme l'enfant quand il prend conscience de sa propre identité — c'est de me retrouver ici, maintenant, au cœur de cette vie et non d'une autre : par quel hasard ? Si je la considère du dehors, il semble invraisemblable d'abord que je sois née. La pénétration de cet ovule par ce spermatozoïde, impliquant la rencontre et d'abord la naissance de mes parents et de tous leurs aïeux, n'avait pas une chance sur des milliards de se produire. C'est un hasard, dans l'état actuel de la science tout à fait imprévisible, qui m'a fait naître femme. Ensuite, pour chaque instant de mon passé mille avenir différents me paraissent concevables : tomber malade et interrompre mes études ; ne pas rencontrer Sartre ; n'importe quoi. Jetée dans le monde, j'ai été soumise à ses lois et à ses accidents, dépendant de volontés étrangères, des circonstances, de l'histoire : je suis donc justifiée de ressentir ma contingence ; ce qui me donne le vertige, c'est qu'en même temps je ne le suis pas. Il n'y aurait pas de question si je n'étais pas née : je dois partir du fait que j'existe. Et certes, l'avenir de celle que j'ai été pouvait me faire autre que moi. Mais alors ce serait cette autre qui s'interrogerait sur soi. Pour celle qui dit : me voilà, il n'y a pas de compossible. Cette nécessaire coïncidence du sujet avec son histoire ne suffit cependant pas à dissiper ma perplexité. Ma vie : familière et lointaine, elle me définit et je lui suis extérieure. Qu'est-ce au juste que ce bizarre objet ?

Comme l'univers d'Einstein, il est à la fois illimité et fini. Illimité : à travers le temps et l'espace, il s'échappe jusqu'aux origines du monde et jusqu'à ses confins. Je résume en moi l'héritage terrestre et l'état de l'univers en cet instant. Tout bon biographe sait que pour faire connaître son héros il doit d'abord évoquer l'époque, la civilisation, la société à laquelle celui-ci appartient — et aussi remonter aussi loin qu'il le peut la chaîne de ses ascendants. La somme de ces informations est néanmoins infime si on la confronte à l'inépuisable multiplicité des relations que chaque élément d'une existence soutient avec le Tout. Chacun a en outre une signification différente selon qu'on l'envisage d'un point de vue ou d'un autre. Ce fait : « Je suis née à Paris » ne représente pas la même chose aux yeux d'un Parisien, d'un provincial, d'un étranger. Son apparente simplicité s'éparpille à travers les millions d'individus qui soutiennent avec cette ville des rapports divers.

Et cependant une vie est aussi une réalité finie. Elle a un centre d'intériorisation, un *je* qui à travers tous les moments se pose comme identique. Elle s'inscrit dans une certaine durée, elle a un début, un terme, elle se déroule en des lieux déterminés, gardant toujours ses mêmes racines, se constituant un immuable passé dont l'ouverture sur l'avenir est limité. On ne peut pas saisir et cerner une vie comme on cerne et *saisit* une chose puisque c'est, selon le mot de Sartre, une « totalité-détotalisée » et que par conséquent elle n'est pas. Mais on peut se poser à son propos certaines questions : comment se *fait* une vie ? Quelle est la part des circonstances, de la nécessité, du hasard, des choix et des initiatives du sujet ?

Ce qui m'aide à réfléchir sur la mienne, c'est que je l'ai racontée. « Oh ! raconter ! » dit un des héros de Robbe-Grillet. D'accord : le récit se déroule sur un autre terrain que l'expérience vécue ; mais il s'y réfère et peut permettre d'en dégager certains traits. Alors que celle-ci implique l'infini, il se résout en une certaine quantité de mots qu'avec un peu de patience on pourrait compter : mais ces mots renvoient à un savoir qui lui aussi enveloppe l'infini. Quand j'écris : « Je suis née à Paris », le lecteur à qui je m'adresse comprend cette phrase sans que j'aie besoin de situer Paris dans l'histoire universelle et sur le globe terrestre. On objecte aussi que raconter c'est substituer à la fluide ambiguïté du vécu les contours arrêtés des phrases

écrites. Mais en fait les images que suggèrent les mots sont changeantes et floues, le savoir qu'ils communiquent n'est pas nettement circonscrit. De toute façon je ne me propose pas ici de conduire le lecteur à travers un rêve éveillé qui ressusciterait mon passé mais d'examiner mon histoire à travers certains concepts et certaines notions.

Il en est une qui va me servir de fil conducteur : celle de chance. Elle a pour moi un sens clair. J'ignore où m'auraient conduite les chemins qui rétrospectivement semblent avoir été pour moi possibles, mais que je n'ai pas suivis. Ce qui est sûr, c'est que je suis satisfaite de ma destinée et je ne la voudrais en rien différente. Je considère donc comme des chances les facteurs qui m'ont aidée à l'accomplir.

La première est évidemment celle de ma naissance. J'ai dit déjà qu'il serait vain de spéculer sur les hasards qui m'ont jetée sur cette terre. Je pars du fait que je suis née de Georges et Françoise de Beauvoir le 9 janvier 1908. Vu du dehors, ce fait, d'une singularité pour moi vertigineuse, est tout à fait banal. En se mariant, elle a vingt ans, lui a trente ans, en ayant un an plus tard un enfant, deux jeunes bourgeois se conformaient aux mœurs de leur milieu et de leur temps. L'être de cet enfant était d'avance donné : français, bourgeois, catholique; seul le sexe était imprévu. Étant donné la situation aisée de mes parents, il était très probable que je ne mourrais pas prématurément et que je serais dotée d'une bonne santé; un avenir défini m'attendait : des soins attentifs, une famille, proche et lointaine, une nourrice, Louise, l'appartement de Paris, le Limousin et presque certainement la venue d'un second enfant.

D'emblée ma naissance me constituait comme socialement privilégiée et me garantissait beaucoup plus d'opportunités qu'à une fille de paysans ou d'ouvriers. Une autre chance que je ne peux pas si précisément définir c'est la manière dont s'est déroulée ma toute petite enfance.

Tous les pédiatres insistent aujourd'hui sur l'importance qu'ont dans la formation d'un individu ses deux premières années. Normalement, vers huit mois les pleurs du nourrisson, ses cris, deviennent un mode de communication avec son entourage; il en éprouve l'efficacité et les utilise comme des signes : entre les adultes et lui se développe une relation de réciprocité. Elle ne se crée pas quand le bébé est haï, abandonné, frustré :

s'il ne meurt pas il devient alors un enfant autiste ou schizophrène. A un moindre degré, l'indifférence, le délaissement, l'absence de stimulations font naître en lui un sentiment d'insécurité et l'amènent à se replier sur soi. Sartre a montré à propos de Flaubert comme un enfant bien soigné, mais manipulé sans tendresse, gavé, comblé, mais sans qu'on établisse avec lui un dialogue, reçoit une constitution passive. Ce ne fut évidemment pas mon cas. J'ignore comment j'ai été sevrée, comment j'ai été initiée à la propreté et comment j'ai réagi. Mais ma mère était jeune, gaie, et fière d'avoir réussi un premier enfant : elle a eu avec moi des rapports tendres et chaleureux. Une nombreuse famille s'est empressée autour de mon berceau. Je me suis ouverte au monde avec confiance. Les adultes subissaient mes caprices avec une souriante complaisance : cela m'a convaincue de mon pouvoir sur eux. Mon optimisme a encouragé cette exigence qui me posséda dès le début de mon histoire et ne me lâcha plus : d'aller au bout de mes désirs, de mes refus, de mes actes, de mes pensées. On n'exige que si on compte obtenir des autres et de soi-même ce qu'on en réclame : on ne peut l'obtenir que si on le réclame. Je sais gré à mes premières années de m'avoir donné ces dispositions extrêmes. D'où venaient les colères violentes qui me secouaient lorsque j'étais contrariée ? Je ne l'ai qu'imparfaitement expliqué dans mes Mémoires et je n'ai pas les moyens de le faire mieux aujourd'hui. Mais je continue à penser qu'elles m'ont été salutaires. J'ai pris un bon départ. Et certes, cela ne suffit pas. Une vie n'est pas le simple développement d'un germe originel. Elle risque sans cesse d'être arrêtée, brisée, mutilée, déviée. Cependant, un début heureux incite le sujet à tirer des circonstances le meilleur parti possible ; s'il est malheureux, il se crée un cercle vicieux : on laisse passer des opportunités, on s'enferme dans le refus, la solitude, la morosité.

Comparer mon sort à celui de ma sœur est très révélateur : son chemin a été beaucoup plus ardu que le mien parce qu'il lui a fallu surmonter le handicap de ses premières années. A deux ans et demi j'ai, sur mes photos, l'air décidée et sûre de moi ; au même âge, elle a un visage apeuré. Cadette, elle étonnait et amusait moins que l'aînée ; on regrettait qu'elle ne fût pas un garçon ; sûrement on lui a moins souri, on s'est moins occupé d'elle. Inquiète, et même anxieuse, on la disait plus « cares-

sante » que moi : elle avait besoin d'être rassurée. On la disait aussi « grognon », ce qui l'enfonçait dans la maussaderie; elle pleurait souvent, sans raison apparente. Elle a mis beaucoup de temps à se délivrer tout à fait de son enfance.

La mienne a été sereine. La bonne entente qui régnait entre mes parents a confirmé — en dépit de quelques anicroches — le sentiment de sécurité que j'avais acquis au berceau. D'autre part, il n'y avait, dans l'ensemble, pas de conflit entre l'image que mon entourage m'offrait de moi et mon évidence intime.

L'enfant est un être aliéné. Le monde, le temps, l'espace où il se situe, le langage dont il se sert, il les reçoit des adultes. Parce qu'elles appartiennent à des demi-dieux et portent leur marque, les choses ne sont pas pour lui seulement des ustensiles, mais le signe de réalités cachées, aux profondeurs mystérieuses. C'est là ce qu'on appelle le merveilleux de l'enfance. La transfiguration poétique de l'enfance qu'a effectuée le XIX^e siècle bourgeois est une mystification : l'enfant n'a rien de poétique; mais il est vrai que le monde a pour lui une étrangeté fascinante — s'il est assez favorisé pour pouvoir l'explorer et le contempler.

La rançon, c'est qu'il tient d'autrui son image et son être même : il le prend pour l'essentiel et soi pour l'inessentiel. En même temps cependant, il se pose comme sujet. Il se trouve donc au centre d'un univers où il se saisit comme relatif par rapport aux grandes personnes. Il se voit *vu*. Il peut ressentir de bien des manières différentes cette condition.

Certains enfants n'ont pour ainsi dire pas d'enfance. A cinq ans, un petit cireur de souliers soutient avec ses clients un rapport de travailleur à employeur, non d'enfant à grande personne. Même s'il rapporte ses gains à ses parents, pendant qu'il manie la brosse, il est un individu autonome qui se saisit à travers une pratique sans la médiation d'autrui. D'autres, en particulier dans les familles nombreuses et pauvres, sont si délaissés qu'à peine s'éveillent-ils à la conscience : à la limite ils deviennent — aux Indes, par exemple — des enfants sauvages qui se perdent dans la nature. Tyrannisé, exploité, effarouché, un enfant n'a pas la possibilité d'opérer une reprise réflexive de lui-même. Cependant dans notre société la grande majorité des enfants connaissent à la fois — comme je viens de l'indiquer — l'aliénation et l'autonomie : même le plus aliéné se pose comme essentiel et fait par éclairs l'expérience de sa

présence à soi. Si son personnage lui semble flatteur, il s'y conforme avec empressement : il devient singe et comédien. Sartre dans *Les Mots* décrit ses cabotinages¹. Mais par moments il découvrait qu'il existait autrement que par ces faux-semblants : il découvrait la vérité nue de son être pour soi et il grimaçait de désarroi devant son miroir; il a trouvé son salut dans des activités autonomes : lire, écrire. D'autres — comme ma sœur, comme le petit Flaubert — se voient imposer une image affligeante d'eux-mêmes; ils s'y résignent ou ils se révoltent. Entre la rancune et la colère bien des compromis sont possibles. Souvent malade, Violette Leduc quand elle était petite fille sentait qu'elle était pour sa mère un fardeau et un vivant reproche : elle se tenait pour coupable. Sur ce plan aussi j'ai été favorisée. Parfois je prenais des rages à être traitée en enfant alors que je pensais être un individu achevé. Mais dans l'ensemble mon personnage me plaisait. Vers sept ans, mes colères ont cessé et j'ai joué docilement à la petite fille sage. Mais alors se sont multipliées les activités qui m'ont permis de me réaliser comme sujet indépendant.

Pendant mes premières années, les sentiments que j'éprouvais pour mes parents et pour Louise étaient soutenus par ma liberté puisque je les vivais; mais ils m'étaient si naturels qu'ils semblaient s'imposer à moi et les conduites qui les exprimaient m'étaient dictées : elles répondaient à des appels, à des attentes. Il n'y a eu au cours de cette période qu'une seule libre création : celle de mes rapports avec ma sœur. Le modèle familial auquel se conformaient mes parents exigeait qu'ils eussent assez vite un second enfant : le hasard² fit que ce fut une fille. Si ç'avait été un garçon, les choses auraient-elles tourné autrement pour moi? Je ne sais pas. En tout cas je ne pense pas que j'en aurais tiré des avantages, j'en aurais plutôt pâti. Je crois que je dois compter parmi mes chances d'avoir eu une sœur, cadette et proche de moi par l'âge. Elle m'a aidée à m'affirmer. J'ai inventé le mélange d'autorité et de tendresse qui caractérisèrent mes relations avec elle. C'est de ma propre

1. « Ma vérité, mon caractère, mon nom étaient aux mains des adultes, j'avais appris à me voir par leurs yeux. »

2. Le sexe de l'enfant dépend du spermatozoïde paternel; il y en a de deux espèces et, en chaque cas particulier, il semble tout à fait aléatoire que celui qui féconde l'ovule appartienne à l'une ou à l'autre.

initiative que je lui appris à lire, à écrire, à compter. J'ai moi-même élaboré nos jeux et notre rapport vivant. Certes, mon attitude à son égard découlait de ce que j'étais. Heureuse dans ma peau, sûre de moi et ouverte, rien ne m'empêchait d'accueillir chaleureusement une cadette que je ne jalousais pas. Active, impérieuse, je souhaitais échapper à la passivité de l'enfance par des actions efficaces : elle m'en fournissait l'occasion rêvée. Je peux néanmoins parler d'invention car, tandis que les adultes m'indiquaient comment me comporter avec eux, ma sœur au départ n'exigeait rien de moi, et en face d'elle je ne m'inspirais d'aucun modèle : je suivais mes élans spontanés.

Pour le reste, ma liberté a consisté à assumer avec bonne volonté et même zèle le destin qui m'était assigné. J'ai été pieuse avec ferveur, je suis tout de suite devenue la meilleure élève du cours Désir. Réduits à une demi-gêne, mes parents ont misé sur les valeurs culturelles plus que sur la « dépense ostentatoire » à laquelle mon père aurait été enclin. Ils m'ont proposé comme principale distraction la lecture, divertissement peu coûteux. J'ai aimé passionnément les livres. J'aimais mon père et mon père les aimait; il en avait donné à ma mère un respect religieux. Ils assouvissaient en moi une curiosité que je retrouve en éveil dès mes premiers souvenirs et qui ne s'est jamais endormie. D'où m'est-elle venue au juste? Freud pense qu'à la racine de la curiosité on trouve l'instinct sexuel. Il me semble plutôt que mon intérêt pour les « choses inconvenantes » n'était qu'une branche de mon appétit de savoir qui m'apparaît comme une donnée originelle.

Peut-être est-il oiseux de prétendre l'expliquer. Tout enfant tend spontanément à explorer le monde. Il faudrait plutôt se demander pourquoi en certains cas son élan est brisé. J'en vois bien des raisons : fragilité physique, langueur, manque de stimuli par délaissement, routine ou excès de solitude, asservissement prématuré à des tâches fatigantes, soucis et obsessions de toute espèce, déséquilibre affectif. Mal dans sa peau, un enfant est trop préoccupé de soi pour se tourner vers l'extérieur. Ma sœur avait l'esprit ouvert, mais elle était moins que moi avide de connaissances. Zaza était vive et intelligente, mais ses rapports complexes avec sa famille, plus tard ses amours enfantines, plus tard encore la nostalgie qu'elle en

garda, la laissaient moins disponible que moi. Moi, jusqu'à dix ou douze ans, je n'ai pour ainsi dire pas eu de problèmes : je pouvais me consacrer tout entière à mes investigations. Je n'étais pas précoce. Vers douze ans, à Meyrignac, je jouais encore à la marchande avec ma sœur et ma cousine. Je lisais volontiers des livres puérils; mais même ceux-là me faisaient entrevoir ce qui m'intéressait par-dessus tout : les variations possibles de la condition humaine et des relations que les gens soutiennent entre eux. La mécanique ne m'attirait pas, je ne désirais pas comprendre comment sont fabriqués et comment fonctionnent les objets. J'aimais l'histoire — elle ne m'a ennuyée que plus tard — qui me révélait les mœurs des peuples passés, et même la préhistoire et la paléontologie. Je m'intéressais à la cosmographie, à la géographie, je dévorais des récits de voyage. En apprenant l'anglais j'ai découvert avec joie une littérature, un pays. Je voulais ressaisir le passé et appréhender, des étoiles au centre de la terre, tout cet univers qui m'entourait.

Au sens où le hasard se définit par une rencontre signifiante de deux séries causales qu'aucune finalité n'orientait l'une vers l'autre, il n'intervint guère pendant mes dix premières années; seul fut fortuit le fait que mes parents me donnèrent une sœur et non un frère. Jacques était mon cousin et malgré l'estime un peu admirative qu'il m'inspirait, il n'a pas joué un grand rôle dans mon enfance. Le premier hasard important, ce fut pour moi, alors que j'allais sur mes dix ans, l'apparition de Zaza au cours Désir. Toutes deux nous devons faire nos études dans une institution catholique; mais ni pour l'une ni pour l'autre il n'était nécessaire que ce fût celle-là; nous aurions pu en outre ne pas nous trouver dans la même classe. En ce cas, nous ne nous serions sans doute jamais connues, car mes parents et les Mabile n'avaient aucune relation commune. Mon enfance n'aurait pas alors été illuminée par une grande amitié, car mes autres camarades ne m'inspirèrent jamais que des sentiments fort modérés.

Ce qui ne fut pas un hasard, c'est la manière dont j'ai mis à profit notre rencontre; ouverte, sociable, je m'étais déjà liée avec certaines de mes condisciples; j'avais eu une « meilleure amie » avec qui je m'entendais assez bien, mais sans plus. J'ai tout de suite reconnu la valeur de Zaza et cherché à établir

avec elle une complicité : je me suis assise à côté d'elle au cours, je n'ai plus parlé qu'avec elle. J'ai été servie par ce que mon enfance avait fait de moi : moins désinvolte, moins vive que Zaza, l'admirant pour tout ce qu'elle avait de différent de moi, je n'ai cependant pas été paralysée par la timidité; j'ai réussi à l'intéresser. Je ne sais si je convainquis ma mère d'inviter Zaza, ou si M^{me} Mabilles prit les devants. En tout cas ce fut moi qui forgeai cette amitié à laquelle Zaza se prêta volontiers mais sans soupçonner combien j'y engageais de moi.

Sans elle, ma vie d'adulte aurait-elle été différente? Il m'est bien difficile d'en décider. J'ai connu par Zaza la joie d'aimer, le plaisir des échanges intellectuels et des complicités quotidiennes. Elle m'a fait abandonner mon personnage d'enfant sage, elle m'a appris l'indépendance et l'irrespect : mais de manière superficielle. Elle n'a pris aucune part aux conflits intellectuels qui ont marqué mon adolescence : jamais je ne l'ai mêlée au travail qui se faisait en moi. Je lui ai même soigneusement caché que je lisais des livres défendus, que je remettais en question la morale et la religion; je lui ai dissimulé longtemps que je ne croyais plus en Dieu. Dans les événements extérieurs, notre amitié n'intervenait guère. C'est à cause d'elle que j'ai fait des mathématiques : cela m'a amusée mais ce fut sans conséquences. Son père a recommandé à mes parents le collège Sainte-Marie où j'ai connu Garric et M^{lle} Lambert; Garric ne fut pour moi qu'un fantasme; M^{lle} Lambert m'encouragea à faire de la philosophie, ce qui décida de ma vie. Mais de toute façon j'aurais certainement choisi cette voie car telle était ma vocation profonde. Par Zaza j'ai connu Stépha et indirectement Fernand qui m'ont apporté beaucoup, mais rien de vraiment essentiel.

Le bonheur que j'ai trouvé auprès de Zaza n'aurait donc pas marqué durablement ma vie? Je n'en suis pas sûre. Ma famille m'a inspiré, à partir de mes seize ans, un désir d'évasion, des colères, des rancunes; mais c'est à travers l'entourage de Zaza que j'ai découvert combien la bourgeoisie était haïssable. De toute façon, je me serais retournée contre elle; mais je n'en aurais pas éprouvé dans mon cœur et payé de mes larmes le faux spiritualisme, le conformisme étouffant, l'arrogance, la tyrannie oppressive. L'assassinat de Zaza par son milieu a été pour moi une expérience bouleversante et inoubliable. Et

puis, sans Zaza, dans quelle morne solitude se seraient passées mon adolescence et ma jeunesse! Elle a été mon seul joyeux rapport à la vie non livresque. J'avais tendance à me défendre contre les forces hostiles par un orgueil crispé : l'admiration que j'avais pour Zaza m'en a sauvée. Sans elle, peut-être me serais-je trouvée à vingt ans méfiante et amère au lieu d'être prête à accueillir l'amitié, l'amour, ce qui est la seule attitude propre à les susciter. Je ne peux pas m'imaginer, à vingt ans, autre que j'étais : mais aussi ne puis-je pas m'imaginer une enfance où Zaza n'aurait pas existé.

Pourquoi a-t-elle échoué dans la mort alors qu'elle aurait souhaité vivre, aimer, écrire peut-être? Quelles ont été ses malchances? Avant tout, je pense, celle de sa petite enfance : moins appréciée par son père que sa sœur aînée, passionnément attachée à une mère affectueuse mais peu disponible, sous son apparente désinvolture elle était très vulnérable et manquait de confiance en soi : c'est ce que confirment les derniers mots qu'elle a prononcés : « Je suis un déchet. » Elle a été déchirée par des contradictions qu'elle n'avait pas la force de surmonter et qui l'ont brisée : à son amour pour sa mère s'opposèrent à quinze ans celui qu'elle éprouva pour son jeune cousin, plus tard celui que lui inspira Pradelle. Sa fragilité originelle a rendu ces conflits mortels.

J'ai eu vers douze ou treize ans l'occasion d'infléchir la ligne de ma vie. Mon père, écœuré par la pauvreté de l'enseignement que nous dispensait le cours Désir, a envisagé de nous faire entrer dans un lycée : nos études auraient été plus solides, et elles auraient coûté moins cher. Ma mère aurait peut-être cédé si je m'étais ligüée avec lui. Deux chemins s'ouvraient donc à moi. Mais comme dans la plupart des cas, il ne me sembla pas que je pouvais opter : ma décision s'imposa à moi. Je ne voulais pas me séparer de Zaza. En outre, je tenais à mon passé, à l'ensemble de mes camarades, aux salles de classe où tant de mes journées s'étaient écoulées. J'étais sûre de moi à l'intérieur d'un cadre qui m'était familier; l'idée d'affronter un monde inconnu me terrifiait. J'appréciais les loisirs que me laissait un horaire peu chargé. Je savais que celui des lycées était beaucoup plus exigeant. Je m'unis donc sans hésiter aux protestations de ma mère.

Mon père ne pouvait pas passer outre; il avait toujours laissé

à ma mère le soin de notre éducation : proposer ce changement était déjà de sa part une intervention inopinée. Si cependant Zaza n'avait pas existé, s'il avait su me convaincre, pour d'impérieuses raisons pécuniaires ou pour d'autres motifs, d'entrer dans un lycée, comment les choses auraient-elles tourné? Au début, dépaysée, débordée, j'aurais sans doute médiocrement réussi et j'aurais été blessée dans ma vanité; mais la suite de mes études a prouvé que je pouvais m'adapter à des changements; je me serais retrouvée dans un bon rang. J'aurais moins brillé qu'au cours Désir, la compétition étant plus sévère, mais en revanche bien des opportunités m'auraient été données : des professeurs intelligents, des camarades à l'esprit ouvert. Je n'aurais pas été obligée de cacher comme une tare mon évolution intellectuelle. Je serais parvenue à mes buts plus facilement et plus vite. Et peut-être me demanderais-je aujourd'hui avec un effroi rétrospectif : « Mais si j'étais restée au cours Désir, est-ce que toutes mes chances n'auraient pas été gâchées? »

J'y restai parce que toute ma vie antérieure me le commandait et non par un choix délibéré. Ma véritable liberté pendant cette période se situe ailleurs : dans le travail pénible et exaltant qui, à travers mon âge ingrat, contribua à me faire qui je suis. Je compte parmi mes chances que les divergences morales de mes parents m'aient acculée à la contestation. Je me suis résolue à ne plus relever que de moi. Je me suis délivrée de certains tabous. Mon projet d'étudier s'est fortifié ainsi que celui d'écrire. Je me suis avoué que je ne croyais plus en Dieu. Je parlerai plus loin de mon athéisme. Mais je précise tout de suite que la maladie de l'abbé Martin n'a pas joué un grand rôle dans mon évolution. Elle m'a écarté de lui, non de la religion à laquelle je me suis encore accrochée quelque temps. Mais j'avais appris à réfléchir et ma foi avait perdu sa naïveté primitive; elle était devenue ce douteux compromis dont beaucoup se contentent et qui consiste à croire qu'on croit : j'étais trop entière pour m'en accommoder.

A ma naissance, j'étais sur des rails. J'ai dit qu'en 1919, mes parents étant devenus de « nouveaux pauvres », il y eut un changement d'aiguillage et je me retrouvai sur une autre voie : celle qui me convenait le mieux. Ce fut aussi une de mes chances. J'ai un peu souffert de notre gêne, directement et surtout à

nrf